

La fraternité en partage

1. Une soif angoissée de fraternité

Le 11 janvier, révélateur d'un désir éperdu de fraternité

L'événement a eu un effet saisissant. Et même révélateur. Non pas au sens théologique, mais au sens photographique de ce mot. Comme un bain dans lequel soudain quelque chose apparaît.

L'événement, ce fut la journée du 11 janvier dernier. Près de quatre millions de personnes dans les rues. La plus grosse manifestation qu'ait connue la France¹. Des masses inédites par leur ampleur, frappantes à la fois par leur détermination et leur calme, voire leur silence. J'ai moi-même eu sur le moment conscience de participer à quelque chose d'exceptionnel, dans le rassemblement dans lequel je me trouvais, comme vous peut-être là où vous étiez. Non pas encore par le nombre, qui ne fut confirmé que plus tard, mais par la masse, la promiscuité en attendant de pouvoir faire un premier pas, la pression physique qui mettait les visages à quelques centimètres les uns des autres, et les conversations pourtant bon-enfant qui se nouaient avec facilité, avec entrain. Il se trouve que là où j'étais, j'étais cerné par des franc-maçons athées qui ne se gênaient pas pour dire tout le mal qu'ils pensaient des religions – mais qu'à cela ne tienne, l'ambiance était excellente !

L'événement, ce fut donc cette journée, réplique aux journées sanglantes des 7, 8 et 9 janvier. Et ce qu'il révéla, ce fut une sorte de désir éperdu de fraternité. Un vrai *désir*, inattendu, maladroitement formulé, excessif, mais dont l'élan a traversé les retenues, les pesanteurs et l'effroi. Un désir de *fraternité*. Car c'était cela au fond qu'il s'agissait d'exprimer et même d'éprouver, plus que la défense de la liberté d'expression, plus que l'égalité des citoyens réunis sans calicots catégoriels : cette fraternité, un peu obscure, un peu indéfinissable, rarement visible au grand jour et qui, tout à coup, au sens propre, se manifestait. On avait soif de fraternité.

Quelque chose qui emporte tout le reste. Quelque chose d'absolu.

Quelque chose qui saisisse.

« Y aller » ! « En être » !

D'ailleurs, le badge que beaucoup arboraient signifiait bien cette métaphore familiale de la fraternité : « Je suis Charlie ». Je ne m'appelle pourtant Charlie ni par mon nom, ni par mon prénom, mais ce jour-là, si, presque de gré ou de force. J'étais, tu étais, nous étions « Charlie », nombreux à être réunis sous un même nom, un peu arbitraire et qu'on portait avec plus ou moins de conviction mais qui nous tombait dessus. Comme un nom de famille. C'était la journée des frères et sœurs réunis sous le nom de Charlie.

Ce fut une sorte de bulle émotionnelle et donc assez fugace. Mais peut-être a-t-elle aussi joué, jouée-t-elle et jouera-t-elle comme un déclic, un signal d'alarme, une sorte de prise de conscience.

Comment comprendre l'aventure djidhadiste de jeunes occidentaux ?

Car on s'interrogea, après ces événements plus qu'avant, sur ce qui pouvait motiver de jeunes français à tout quitter pour basculer dans le terrorisme et, plus encore, rejoindre les combats djihadistes du Moyen-Orient et leur violence déchainée. Que cherche ce jeune occidental en s'engageant non pas pour défendre sa famille, ni ses droits, ni son pays, ni ses intérêts, mais une cause ?

Ce qu'il cherche, à mon sens, c'est précisément cela : une cause. Je veux dire : une cause première. Quelque chose qui emporte tout le reste. Quelque chose d'absolu. Quelque chose qui le saisisse. Il cherche à « y aller ». Il cherche à « en être ». Il cherche à expérimenter, peut-être pour la première fois de sa vie, qu'il compte enfin vraiment, pour quelqu'un, pour quelque chose. Car ce sentiment de compter pour autrui coûte que coûte est un sentiment essentiel, vital – j'y reviendrai – qu'il n'a pas l'occasion d'expérimenter dans la société qu'il quitte, où personne ni rien ne l'attend. Ce qu'il cherche, c'est à vivre une fraternité, en l'occurrence une fraternité d'armes, car c'est là qu'on joue sa vie et sa mort.

L'Europe a déjà connu le même phénomène, certes avec beaucoup moins d'ampleur et de violence, dans les années 1970, avec ce qu'on a appelé les années de plomb. Des années d'activisme politique, qui basculèrent dans la violence meurtrière pour certains, et qui étaient le symptôme des utopies déçues après les mouvements de 68. Un phénomène moins intense mais analogue par ce qu'il dit de la pauvreté du lien social, du sentiment d'indifférence qui peut devenir sentiment d'abandon.

Un effet de loupe sur un manque plus global et fondateur de fraternité

Ces départs de jeunes gens et de jeunes filles vers la violence djihadiste, signalent, à la manière d'une loupe monstrueuse, un manque à la fois plus diffus, plus global et plus fondateur, de fraternité.

Nous le savons : les inégalités progressent, elles sont de plus en plus mal ressenties, la concurrence et la compétition s'étendent partout et dans tous les domaines ; et nous avons le sentiment que, du coup, les solidarités se délitent. L'égalité recule, par conséquent la solidarité se dissout.

Et si c'était aussi, et même d'abord, l'inverse ? Et si c'était un recul de la solidarité qui entraînait un recul de l'égalité ? Et si, pour mieux vivre ensemble, il fallait d'abord avoir envie de vivre ensemble ? Et si c'était non pas les modalités du mieux-vivre-ensemble mais plus fondamentalement cette volonté, ce désir de vivre ensemble qui était aujourd'hui atteint ? C'est d'abord parce que nous nous sentons moins liés les uns aux autres, que nous laissons du coup filer les inégalités, qui nous semblent alors moins graves et presque fatales. C'est parce que nous n'avons plus guère le sentiment de partager un destin commun, que l'équité n'a plus vraiment d'enjeu : après tout, tant pis pour l'autre, si je n'ai pas grand-chose de commun avec lui.

Il est devenu urgent d'inverser le triptyque républicain et d'avoir le souci premier de la fraternité : fraternité, égalité, liberté.

A contrario, si j'ai conscience d'avoir des liens préalables et fondateurs avec celles et ceux qui m'entourent, si je me sens solidaires d'eux, alors je désirerai qu'il y ait plus de justice et d'équité entre nous tous, et j'y aurai même intérêt. Si j'ai conscience de faire société avec mes semblables, de vivre avec eux dans un même monde, alors l'égalité et d'une manière plus générale la qualité de vie commune deviendront désirables et vaudront la peine.

En dehors des périodes de guerre, ce qui a nourri et entretenu en France ces liens de solidarité, ce fut un peu la nation et beaucoup le travail. On s'intégrait par exemple par l'histoire apprise ensemble à l'école ou par la conscription ; on s'intégrait surtout par le travail – et du reste tout notre système de *sécurité sociale* est basé sur le travail. Maintenant que ces liens sont devenus plus problématiques, en particulier maintenant que le chômage de masse exerce ses ravages depuis deux générations, la solidarité fondamentale qui permet de faire société, autrement dit les liens de fraternité sont touchés de plein fouet. Ce qui est en péril, c'est la fraternité.

« Nous ne savons plus quel sens donner au fait de vivre ensemble »ⁱⁱ. C'est ce message-là que les jeunes français djihadistes nous renvoient, avec une inexcusable violence bien sûr, mais c'est de notre société qu'ils parlent. Dans cette partie du monde que nous habitons, qui est riche et même repue au regard de l'immense majorité des peuples, nous avons laissé se dissoudre quelque chose qui est en amont de l'égalité, en amont de la justice, en amont de la question des droits et des devoirs, et qui est ce lien essentiel, vital, qui s'exprime sous le nom de solidarité première, ou mieux : de fraternité. Il est devenu urgent d'inverser le triptyque républicain et d'avoir le souci premier de la fraternité : fraternité, égalité, libertéⁱⁱⁱ.

Ce qui s'est exprimé le 11 janvier, c'est que nous pressentons l'ombre de ce qui vient, si nous ne trouvons pas des chemins de fraternité renouvelée. Et c'est pourquoi, jusque dans une certaine angoisse, s'exprime cette soif de fraternité.

2. Une Eglise de témoins est une Eglise fraternelle

Suspendons un instant ces constats, auxquels nous allons revenir, pour considérer notre Eglise et là où elle en est. Faisons le point. Au cœur de ce qui tisse la vie et les activités régulières de ses Eglises locales et paroisses, et si nous prenons un peu de recul, y a-t-il une préoccupation commune, partagée, qui semblerait se dégager ? J'emploie le mot préoccupation d'une manière positive, c'est-à-dire au sens de ce qui nous concerne, nous interpelle, nous met en mouvement. Oui, je crois qu'il y a une telle préoccupation commune, qui ne résume pas tout bien sûr mais qui est largement partagée, et que je formulerais ainsi : « une Eglise de témoins », oui, mais comment ?

« Une Eglise de témoins », oui !

Devenir, toujours mieux, une Eglise de témoins. Devenir, dans un environnement bouleversé qui nous impose donc de reprendre cette mission à nouveaux frais, une Eglise de témoins. Passer d'une manière d'être Eglise qui fut longtemps pertinente, disons la manière du « petit troupeau », à une manière d'être Eglise pertinente dans le monde d'aujourd'hui et de demain, et que nous résumons dans l'expression « une Eglise de témoins ».

Cette orientation-là, qui est au cœur de la création de l'Eglise protestante unie, est très largement partagée. Au-delà du côté slogan, toujours un peu simplificateur et agaçant, cette priorité-là fait consensus dans notre Eglise.

Je l'entends dans chacune des visites que je fais à des Eglises locales. Elle est évoquée dans chaque rencontre avec les Communautés, Œuvres et Mouvements. Tous les présidents de Conseil régional et inspecteurs ecclésiastiques en ont parlé dans leur message au Synode régional 2014. Ou bien encore, elle est l'une des préoccupations majeures qui se dégagent de la journée de lancement de la dynamique 2017, le 11 octobre dernier.

Mais comment faire ?

Devenir toujours mieux, être une Eglise de témoins, d'accord donc ! Mais comment ? Justement parce que c'est notre priorité, comment faire ?

De multiples initiatives locales, régionales, nationales, se développent. A titre d'exemples et donc de manière très partielle, pensons pêle-mêle aux efforts pour avoir une catéchèse qui s'adresse mieux aux familles éloignées de l'Eglise, aux journées de formation au témoignage dans plusieurs régions, à l'utilisation accrues d'expositions et d'autres outils pour toucher un public de proximité et plus large, au site web rénové, aux Equipes pastorales missionnaires dans la région Est-Montbéliard, aux animations bibliques qui attirent des personnes ignorant tout de la Bible et de l'Eglise, aux temples qui s'ouvrent plus nombreux en dehors du dimanche pour offrir un espace de silence, de paix et d'écoute, à tout ce qui touche à la musique autour du projet cantiques.fr, aux projets missionnaires en Centre-Bretagne, à La Grande Motte, à Créteil et ailleurs, au Grand Kiff qui se prépare sur le thème « Et vous, qui dites-vous que je suis ? », à la dynamique 2017 évidemment et notamment au travail qui se prépare en vue de l'écriture de notre Déclaration de foi – et si vous le voulez bien je m'arrête ici !

Mais on pourrait encore évoquer tout le travail de réorganisation qui se fait autour des Ensembles. Et l'effort de rationalisation engagé dans l'immobilier, pour concentrer nos moyens là où c'est vraiment utile à la mission de l'Eglise. Et la création cette année du fonds Témoignage et développement. Etc. Car toutes ces réalités, pas très *fun* je vous l'accorde, sont aussi guidées par cette volonté d'être Eglise de témoins.

Bref, cette évolution pour être de manière plus fidèle, plus quotidienne et plus vivante, une Eglise de témoins, elle n'est pas devant nous : nous y sommes déjà engagés. Et c'est bien parce que nous y sommes, que nous en sommes conscients et que nous avons envie d'avancer dans ce sens, que nous nous demandons de manière plus insistante : comment faire ? Car tout cela est mobilisateur, mais aussi fatigant. Tout cela suscite des énergies, mais les épuise aussi. Tout cela est passionnant, mais aussi inquiétant.

Nous sentons bien que cette évolution touche à des réalités profondes et bien installées, et qui doivent peut-être aussi évoluer. Ne faudrait-il pas infléchir nos pratiques classiques, comme la catéchèse ou la sacro-sainte étude biblique, de telles sortes qu'elles s'adressent en priorité à celles et ceux qui ne sont pas là, plutôt qu'au public qui vient de toutes façons ? Ne faudrait-il pas être en mesure de proposer des engagements sous de nouvelles formes, y compris salariées, à de jeunes volontaires, à des laïcs formés, pour accompagner et stimuler des initiatives nouvelles par des ministères nouveaux ? Ne faudrait-il pas faire évoluer la formation de nos ministres, pour qu'ils soient des théologiens pour des communautés plus missionnaires ? Le modèle d'organisation sur le mode paroissial, c'est-à-dire le maillage systématique du territoire, selon une logique géographique héritée de l'Antiquité, ne bride-t-il pas notre imagination et nos énergies ?

A ces questions, comme à d'autres, il n'y a pas de réponses toutes prêtes, quelque part, qu'il suffirait de dénicher ou de décréter. C'est sur un chemin commun que nous construisons ces réponses ensemble. Et il est bien normal que, sur ce chemin, nous traversions des zones de perplexité, de découragement parfois. Ces zones de découragement peuvent être géographiques, mentales, ecclésiastiques. Mais heureusement, on n'est jamais Eglise tout seul et sur ce chemin, nous avançons ensemble.

Au cœur du témoignage évangélique, la communauté fraternelle

D'ailleurs, la Coordination évangélisation formation nous a offert une belle boussole et une belle carte pour nous orienter sur ce chemin. Elle nous aide à voir plus clairement nos possibilités et nos priorités dans cette volonté d'être concrètement une Eglise de témoins, en distinguant trois axes : 1. celui du témoignage personnel, 2. celui du rayonnement communautaire, 3. celui des initiatives missionnaires.

Quand on parle de témoignage et d'évangélisation, peut-être notre tendance est-elle de penser d'abord à ce troisième axe, c'est-à-dire à des « opérations d'évangélisation », ou à de nouveaux postes, ou à des dispositifs un peu lourds ou exceptionnels. Ce sont des initiatives missionnaires nécessaires, stimulantes, profondément réjouissantes quand elles sont lancées. Mais elles mobilisent souvent des ressources importantes et ne sont donc pas possibles toujours et partout.

Pour ce qui est du premier axe, le *témoignage personnel*, nous prenons conscience de la marge de progression qui est la nôtre. Non seulement nous savons de plus en plus clairement que si nous ne parlons pas de l'Evangile et si nous ne témoignons pas de notre foi, personne ne le fera à notre place, mais un effort est engagé dans de nombreux

*Qu'est-ce qui évangélise, au fond ?
Pas tant une initiative missionnaire, ni un témoin isolé, mais une communauté qui veut vivre l'Evangile avec d'autres.*

endroits et sous des formes diverses, par exemple ces journées « Je crois. Comment le dire ? » de la région Sud-Ouest.

Témoignage personnel, initiatives missionnaires... Et puis, au cœur, l'axe central, que nous oublions souvent et que la Coordination a appelé le *rayonnement communautaire*. La vie communautaire et son rayonnement, c'est à la fois l'essentiel et le quotidien de nos quelques 500 communautés, urbaines, urbaines comme rurales, anciennes comme nouvelles, déclinantes comme croissantes, petites comme grandes... Car qu'est-ce qui évangélise, au fond ? Ce n'est pas tant une initiative missionnaire en elle-même : elle propose un cadre, une occasion, une mobilisation. Ce n'est que très rarement un témoin isolé : il permet un déclic, il suscite un intérêt, une interrogation. Ce qui évangélise, c'est la communauté. Ce qui témoigne de l'Evangile, c'est une communauté qui vit de l'Evangile et qui est heureuse de vouloir le vivre avec d'autres. « C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que tous vous reconnaîtront pour mes disciples », dit Jésus ^{iv}.

Alain Arnoux explicite cela, dans son petit livre publié tout récemment chez Olivétan : « C'est donc avant tout la vie ordinaire de la communauté chrétienne qui est une forme de témoignage, quelles que soient la taille, la moyenne d'âge, la composition

sociale de cette communauté. Or proclamer, ou proposer, l'Evangile au monde est la raison d'être de la vie ordinaire de l'Eglise. Toute la vie de l'Eglise, toutes ses activités, tous ses ministères entrent dans cette perspective et doivent être repensés dans cette perspective, là où cela a été oublié. La vie de l'Eglise est évangélisation, et l'évangélisation est la vie de l'Eglise. (...) Cultes, rencontres bibliques, catéchèse (...), groupes de maison, rencontres conviviales, journal et autres moyens d'information... tout doit être offert et ouvert à toute la population, et non réservé aux foyers connus et enregistrés de l'Eglise » ^v.

Une Eglise de témoins, oui ; mais comment ? Par le témoignage personnel, par l'initiative missionnaire et, essentiellement, par le rayonnement communautaire. Ce qui est à la fois au cœur du témoignage évangélique et à portée immédiate de notre attention et de nos efforts, c'est une vie communautaire orientée non pas par des

services offerts à ceux qui viennent, mais par le désir d'accueillir des frères et sœurs inconnus que le Seigneur nous donne, par le désir que ces personnes découvrent en nous des frères et sœurs qui leur sont donnés. Ce qui est au cœur du témoignage évangélique et à notre portée immédiate, c'est la vie fraternelle élargie. C'est la fraternité renouvelée et déployée. Une Eglise de témoins, c'est une Eglise qui vit une fraternité en partage.

« *La vie de l'Eglise est évangélisation et l'évangélisation est la vie de l'Eglise.* »

3. Cette fraternité en Jésus-Christ nous est donnée en partage

C'est précisément ici que s'opère la jonction entre la soif de fraternité, dont j'ai parlé au début, et cette fraternité qui nous est donnée à la fois comme une ressource et comme le cœur de notre témoignage.

Et puisque vous avez compris que ce dont je veux vous parler aujourd'hui c'est de fraternité et de fraternité partagée, je voudrais m'arrêter un instant à ce qu'est fondamentalement cette fraternité, d'abord d'une manière générale, puis plus spécifiquement pour les chrétiens : la fraternité est un lien nécessaire pour vivre ; la fraternité est l'identité qui nous est donnée.

La fraternité est un lien nécessaire pour vivre

La fraternité est un lien nécessaire pour vivre. Elle n'est ni la philanthropie, qui est de l'ordre de la morale, ni l'amitié, qui est un lien électif. Elle est le contraire à la fois de l'indifférence qui délaisse et de la tribu qui enclot. La fraternité, c'est un lien inconditionnel d'interdépendance entre égaux.

Le mot important ici, c'est : *inconditionnel*. J'ai des collègues, des associés, des amis, des complices, des camarades ou des potes. Mais ce qui fait le frère, la sœur, c'est l'inconditionnel. Se recevoir mutuellement sans s'être choisis, se découvrir

embarqués dans un lien qui nous précède et nous survit, se percevoir unis par quelque chose qui nous est extérieur et nous dépasse.

Car qu'est-ce qui fait famille, donc frère et sœur, au-delà des formes multiples de vie familiale à travers les cultures ? C'est ce lien inconditionnel. Je suis le fils d'untel et unetelle, c'est ainsi. Et si nous sommes deux ou plus dans ce cas, alors nous sommes frères, nous sommes sœurs, que nous le voulions ou non. Nous pouvons bien avoir des rapports très différents les uns avec les autres, proches ou épisodiques, heureux ou difficiles, nous pouvons nous adorer ou nous renier, cela ne change rien au fait que, quoi qu'il arrive par ailleurs, nous sommes frères et sœurs.

Nous avons besoin de vivre ce sentiment d'inconditionnel. Il nous est indispensable. Si nous ne faisons pas l'expérience, au moins une fois dans notre vie, d'un lien inconditionnel, si nous n'avons pas la conscience d'avoir été, ne serait-ce que par une seule personne, reconnu inconditionnellement, nous déperissons. Car cette expérience de l'inconditionnel nous dit en quelque sorte : tu as ta place. Tu as ta place, parmi tes semblables. Ta place est marquée, avant même que tu aies à te justifier. Tu es compté, oui, tu comptes. Et c'est cela qui nous autorise à être au monde.

La fraternité, c'est cet inconditionnel, nécessaire à l'être humain pour exister, et vécu entre égaux.

La fraternité est l'identité qui nous est donnée

La fraternité est un lien nécessaire pour vivre et précisément, nous croyons, nous chrétiens, que la fraternité est l'identité qui nous est donnée. Être chrétien, c'est être sœur, c'est être frère – de Jésus-Christ. La fraternité en Christ est une définition de la condition chrétienne.

Jésus, le Christ, est celui qui nous introduit dans ce lien-là. Nous ne le décidons pas de nous-mêmes. Nous n'y sommes pour rien. Et même, nous ne nous en sentons pas dignes. Mais Jésus nous révèle que son Père est notre Père. Jésus est celui qui nous apprend à dire, chacun singulièrement et ensemble : *notre* Père. Et il nous constitue ainsi, devant Dieu, comme ses frères et ses sœurs.

Ce lien de fraternité, par Jésus-Christ, entre nous, dit très exactement qui nous sommes. Il dit notre identité – et je reviendrai pour terminer sur ce mot d'identité. Nous sommes enfants d'un même Père, en Christ, et tout le reste est second.

Ce lien, qui nous précède et nous est donné, le Seigneur nous appelle à le nourrir et à l'éprouver. Il nous appelle à le nourrir, le cultiver, l'entretenir ; et c'est pourquoi nous nous rassemblons pour écouter sa Parole, pour prier et chanter, pour partager le repas à la même table. Car c'est par l'écoute commune, le chant, la table, que l'on célèbre et que l'on ravive le lien fraternel^{vi}. Ce lien, il nous appelle aussi à l'éprouver, à l'exercer, à le mettre en œuvre ; et c'est pourquoi nous nous engageons dans des solidarités multiples, des accompagnements, des soutiens, des entraides. Car c'est dans le service, dans la diaconie, que l'on éprouve et que l'on déploie le lien fraternel.

La fraternité est un lien nécessaire pour vivre, et dont notre société a une soif impérieuse et inquiète ; la fraternité est l'identité qui nous est donnée, pour être une Eglise de témoins, de témoins de l'Évangile. La fraternité nous est donnée, en partage.

C'est pourquoi elle est aussi une responsabilité. Et puisque j'ai commencé ce message en parlant d'abord de la soif de fraternité dans la société, puis en disant qu'une Eglise de témoins est une Eglise fraternelle, je voudrais symétriquement aller vers la fin de ce message en évoquant d'une part une question à propos de la fraternité mutuelle, vécue dans l'Eglise, et d'autre part la responsabilité sociale de notre Eglise.

4. En Eglise, exercer ensemble la fraternité qui nous est donnée

Cette question à propos de la fraternité mutuelle, vécue dans notre Eglise protestante unie de France, la voici : notre communion fraternelle serait-elle en question ?

Notre Eglise touche-t-elle aux limites de sa communion ?

Je précise un peu la question : notre Eglise touche-t-elle aux limites de sa communion fraternelle ? La fraternité est toujours en équilibre entre la coexistence et l'exclusivité. Pour le dire en termes plus ecclésiaux, la fraternité est toujours en équilibre entre diversité et unité. Cet équilibre entre diversité et unité, dans notre Eglise, est-il en danger ? Je dirais qu'il me semble appeler plus d'attention de notre part aujourd'hui, parce qu'il va moins de soi.

Soyons d'abord conscients de notre très grande diversité. Pour s'en tenir au plan spirituel et théologique, on trouve dans notre Eglise toute la palette des sensibilités protestantes, qui existe par ailleurs dans l'ensemble de la Fédération protestante de France. Il y a dans l'Eglise protestante unie de France des réformés évangéliques, des luthériens tranquilles, des évangéliques classiques, des évangéliques charismatiques, des huguenots de toujours, des nouveaux venus après avoir traversé d'autres

Eglises, des méthodistes, des libéraux, des tenants du christianisme social, une poignée d'unitariens, une pincée de pentecôtistes, des favorables au baptême des petits enfants et des défavorables au baptême des petits enfants des luthériens *high church*, des réformés *mainline*, des farouches, des prudents, beaucoup qui se moquent de tout ça... Et encore, je ne parle ici que par étiquettes c'est-à-dire par simplifications abusives !

Vivre cette diversité sur un plan fédératif est déjà parfois délicat ; vivre cette diversité au sein d'une même Eglise est encore bien plus osé ! Mais c'est possible, puisque nous la vivons depuis longtemps, puisque nous choisissons la confiance, puisque nous croyons que l'unité est d'abord un don que Dieu nous fait par son Esprit.

Il nous faut pourtant y être plus attentifs, il nous faut y accorder plus de soin. Car le contexte fragilise cet équilibre entre diversité et unité, sur le long terme et sur le moyen terme.

*Sur le long terme comme sur le
moyen terme, le contexte fragilise
l'équilibre entre diversité et unité.*

Sur le long terme, les appartenances sont beaucoup plus fluctuantes que naguère. Les mobilités de toute nature font leur office, à commencer par nos mobilités intérieures et notre méfiance à l'égard de tout ce qui ressemble à un attachement. Appartenir, être membre d'un corps symbolique, est de plus en plus conditionnel, optionnel, objet d'un choix qui doit être sans cesse réaffirmé. C'est peut-être gratifiant, mais c'est

fatigant et c'est surtout beaucoup plus vulnérable aux déceptions de toutes sortes : quelque chose ne me plaît pas ? Eh bien je vais voir ailleurs ! C'est bien pourquoi il nous faut d'autant plus cultiver la conscience de cette fraternité inconditionnelle qui nous est donnée en Jésus-Christ.

Sur le moyen terme, et même le court terme, cet équilibre entre diversité et unité est en filigrane derrière le thème qui est à l'ordre du jour de notre synode : « Bénir. Témoins de l'Évangile dans l'accompagnement des personnes et des couples ». Et cet équilibre est bien sûr plus particulièrement concerné par nos débats, débats intérieurs et débats entre nous, à propos de la réponse à donner à des personnes de même sexe qui demanderaient une bénédiction à l'occasion de leur mariage. Ces débats sont complexes, car ils ont non seulement des dimensions missionnaires, pastorales et théologiques, mais ils ont aussi des résonances familiales, sociales et surtout intimes.

Pourtant, jusqu'ici et à de rarissimes exceptions près, dans les paroisses comme dans les synodes, nous avons pu échanger avec intensité sans nous écharper. Les Églises luthéro-réformées de notre pays sont l'un des seuls groupes sociaux, je n'ose pas dire le seul mais je crois que c'est le cas, à avoir réfléchi ensemble à ces questions sans se déchirer. Est-ce parce que leurs membres sont meilleurs que les autres ? Bien sûr que non. Mais sans doute cela tient-il à la conscience que cette diversité, qui peut parfois aller jusqu'à une opposition de points de vue, se vit dans le cadre premier, plus large, d'une fraternité qui nous est donnée, et qui est la source de notre unité.

Quelles que soient les décisions que le Synode national prendra, il y aura des déceptions. Il y aura des regrets, des critiques, des « je vous l'avais bien dit ». Je les entends déjà. Voilà donc une occasion d'exercer la fraternité qui nous est donnée. Nous en avons la capacité. Elle nous est confiée.

Mais encore une fois, même si ce sujet synodal n'était pas à l'ordre du jour, la question du soin plus grand à porter à l'équilibre entre diversité et unité devrait être une préoccupation commune, à cause de notre très grande diversité et à cause des évolutions de fond et de long terme que j'ai évoquées.

Risques et chances de la diversité

Il est incontestable que la diversité présente des risques pour la communion fraternelle. Il y a le risque de faire de la diversité une simple coexistence, une tolérance molle. Il y a le risque inverse de faire de la diversité un argument pour imposer ses propres choix : puisque l'Église unie est diverse, alors elle *doit* me reconnaître le droit de faire ceci, de dire cela. Ce risque-ci me semble en augmentation. Mais ces deux risques sont deux visages du même risque : celui de la paresse.

*La vérité, c'est Jésus-Christ.
Et non pas une formulation
doctrinale. Ni une option éthique.*

La paresse devant la question de la vérité. La paresse par indifférence ou au contraire par exclusive devant cette question. L'une comme l'autre attitude sont très dans l'air du temps, très conformes au siècle présent, pour parler comme Paul. Rien de plus banal, à propos de la vérité, que de s'en ficher d'un air blasé ou de la brandir de manière intransigeante.

Mais si la diversité présente des risques pour la communion fraternelle, et donc au fond le risque de la paresse, elle est aussi une formidable chance, exigeante et féconde.

La diversité de notre Église procède d'une conviction fondamentale : la vérité, c'est Jésus-Christ. Et non pas une formulation doctrinale. Ni une option éthique. C'est cette conviction qui transparait dans nos principes constitutionnels, selon lesquels notre Église se considère comme « *un des visages* de l'unique Église du Christ », selon lesquels elle entend « *maintenir la pluralité vivante* des formes de la prédication, de la vie culturelle et ecclésiale, et de l'activité diaconale et sociale », selon lesquels elle accueille ses membres sur la *seule* confession que « Jésus-Christ est le Seigneur »^{vii}. Cette diversité réconciliée, c'est le modèle d'unité que nous avons choisi, qui est exprimé dans la Concorde de Leuenberg et qui est le moteur de la création de l'Église protestante unie de France.

C'est un choix exigeant. Diversité réconciliée ne signifie pas diversité juxtaposée. La réconciliation, suppose de s'exposer à l'autre, pour par lui s'exposer au Christ. Car c'est en Christ que nous sommes réconciliés^{viii}. C'est donc aller au-delà des positions et des arguments, avec lesquels on est d'accord ou pas, pour entendre la personne ; et dans la personne, discerner une sœur, un frère qui m'est donné. Ce n'est pas parce que nous sommes d'accord que nous sommes frères ; ce n'est pas parce que nous sommes frères que nous devons être d'accord sur tout. Mais parce que nous sommes frères, nous pouvons vivre devant Dieu, notre Père, avec nos accords et nos désaccords.

Ce choix de la diversité réconciliée est exigeant ; il est aussi fécond, car c'est lui qui autorise vraiment la singularité du témoignage. Sans diversité de réception et de transmission, l'Évangile ne serait pas l'affaire de témoins, mais de perroquets, de clones. Or, j'ai reçu l'Évangile par des témoins singuliers, qui m'ont ainsi ouvert à une relation singulière et irremplaçable avec le Christ. Je suis appelé à mon tour et nous sommes appelés chacun à être des témoins singuliers de cet Évangile. Il n'y a pas d'Évangile reçu et transmis sans la singularité du témoin, donc sans pluralité des témoins et de leurs témoignages, donc sans diversité réconciliée en Christ.

C'est le sens du travail que nous engagerons l'an prochain en vue de l'adoption par notre Synode en 2017, Dieu voulant, de notre Déclaration de foi : un texte qui exprime pour aujourd'hui l'essentiel de nos convictions évangéliques, qui manifeste notre

communion, qui assume la joyeuse diversité qui nous est donnée, et qui, par là, nous soutient et nous pousse en avant dans notre mission de témoins.

Si notre communion fraternelle peut nous sembler parfois mise en question, voyons cela comme une chance, exigeante et féconde, de mieux répondre, les uns pour les autres, de la fraternité donnée en Jésus-Christ. Ici, et ici d'abord, dans l'Eglise, la fraternité nous est donnée en partage.

5. Avec nos contemporains, contribuer à rendre le monde plus fraternel

Dire que la fraternité nous est donnée en partage, c'est nous appeler à exercer et pratiquer la diversité réconciliée au sein de l'Eglise. Mais c'est aussi souligner que l'Eglise a une responsabilité sociale, et qu'elle est appelée à ce titre à contribuer à rendre le monde plus fraternel.

Pas seulement contribuer à rendre le monde plus *juste*. Cela, c'est le sens de la plupart des engagements diaconaux des chrétiens, partagés avec beaucoup. Mais contribuer à le rendre plus *fraternel*. La justice et la fraternité ne s'opposent évidemment pas. Elles s'articulent, cela va sans dire. Mais si nous repensons à ce désir éperdu de fraternité, si en effet c'est d'abord de fraternité dont nous manquons parce que « nous ne savons plus quel sens donner au fait de vivre ensemble », alors peut-être y a-t-il là une priorité, une urgence, pour nous à qui la fraternité est donnée en partage.

J'ouvrais mon propos en évoquant la soif de fraternité dans notre société ; je le clos en évoquant trois manières possibles de contribuer spécifiquement à rendre notre société un peu plus fraternelle : encourageons le dialogue laïque sur les sources de la fraternité, n'abandonnons pas la question de l'identité à d'autres, témoignons de l'Evangile de Jésus-Christ notre frère.

Encourageons le dialogue laïque sur les sources de la fraternité

Puisque, dans notre partie du monde, la question majeure se déplace peut-être des *conditions* du vivre ensemble au *sens* du vivre ensemble, alors ne nous lassons pas de replacer cette question du sens au centre de nos conversations, de nos choix et de nos actions de citoyens. Portons cette question du sens, c'est-à-dire du « pourquoi » et du « pour quoi ». Portons cette question du « au nom de quoi », c'est-à-dire de la transcendance. Et portons-la de manière laïque.

Il y a des transcendants religieux, bien sûr. Mais il y a aussi des transcendants athées et des transcendants agnostiques qui peuvent avoir pour nom Histoire, Progrès, Révolution, Peuple et que sais-je. Notre souci ne doit pas être d'imposer l'une d'entre elles, mais de ne jamais se résigner à faire l'impasse sur ce dialogue entre transcendants. Car c'est ce dialogue qui maintient vive et centrale cette

question qui, dans l'espace public et laïque, est aujourd'hui à terre, et qu'il faut reprendre : qu'est-ce qui nous fait frères ?

Encourageons toutes les formes de dialogue sur ces questions. Et puisque les protestants que nous sommes sont sans doute un peu plus que d'autres attentifs aux risques de dérives trop religieuses de la foi, peut-être avons-nous une responsabilité un peu plus spécifique de passeurs, de facilitateurs de ce dialogue laïque.

Bien sûr, un des moyens d'encourager ce dialogue est de s'avancer, plus concrètement lorsque c'est possible, dans le dialogue interreligieux. Quelques unes de nos paroisses le font depuis longtemps. Beaucoup d'initiatives ont été prises après le 11 janvier. Ne les laissons pas sans lendemain. C'est le sens de l'appel à des jumelages entre communautés religieuses voisines, lancé par le Conseil national il y a quelques semaines, des jumelages tout simples et à géométrie variable, selon les possibilités et les besoins.

Encourageons le dialogue sur les sources de la fraternité, le dialogue laïque et plus spécifiquement quand c'est possible le dialogue interreligieux.

N'abandonnons pas la question de l'identité à d'autres

Deuxième point d'attention concret pour contribuer à rendre cette société un peu plus fraternelle. J'ai dit tout à l'heure que la fraternité est l'identité qui nous est donnée. Etre chrétien, c'est être sœur, c'est être frère – de Jésus-Christ. La fraternité en Christ est une définition de la condition chrétienne. Elle est une manière de dire l'identité chrétienne.

La question de l'identité, c'est la question : qui sommes-nous ? C'est une question toute simple et immense. C'est une question première et jamais refermée. C'est une question individuelle autant que collective. N'abandonnons pas cette question de l'identité à d'autres.

En raison de jeux politiques, par des manipulations électoralistes, cette question est devenue depuis quelques années une sorte de marqueur du côté de l'extrême-droite. Ne nous y résignons pas. Ce n'est pas cette question qui est dangereuse, ce sont les jeux et les manipulations qui la pourrissent.

N'abandonnons pas cette question de l'identité au nationalisme raciste, à la nostalgie d'une société qui n'a jamais existé, à un populisme qui voudrait se la réserver. C'est une question que nous avons tous en partage.

De plus, pour nous, c'est une question directement en lien avec l'Évangile de Jésus-Christ : « Tous, écrit Paul aux Galates, vous avez été baptisés dans le Christ et vous êtes devenus semblables à lui. Il n'y a donc plus de différence entre les juifs et les non-juifs, entre les esclaves et les personnes libres, entre les hommes et les femmes. En effet, vous êtes tous un dans le Christ Jésus »^{ix}. Grâce à l'apôtre, nous savons désormais que cette question de l'identité n'est une question ni suspecte, ni honteuse. C'est même une question potentiellement libératrice, puisqu'elle conduit, en Christ, à relativiser tous les déterminants – religieux (juifs / non-juifs), sociaux (esclaves / personnes libres), biologiques (hommes / femmes, mot-à-mot : mâles / femelles), culturels et autres – relativiser tous ces déterminants qui prétendraient nous définir et nous assigner.

C'est donc une question qu'il faut reprendre, débattre et garder ouverte, si nous voulons contribuer à rendre ce monde un peu plus fraternel.

Témoignons de l'Évangile de Jésus-Christ, notre frère

Enfin, et il est bon de terminer par cette évidence, notre manière spécifique de contribuer à rendre le monde non seulement un peu plus juste, mais d'abord un peu plus fraternel, ce n'est pas seulement d'encourager le dialogue laïque sur les sources de la fraternité, ce n'est pas seulement de maintenir ouverte la question de l'identité, c'est, j'allais dire tout simplement, d'essayer d'y témoigner de l'Évangile de Jésus-Christ.

Par la fraternité vécue en Église d'abord, car elle est ce qui donne crédibilité à notre témoignage. Nous pouvons donc nous réjouir sans arrière-pensées de nos accords, nous pouvons tenir ensemble nos désaccords et travailler à les réduire quand il le faut, tout cela ensemble, devant Dieu, grâce à Christ.

Dans cette fraternité et par elle, nous pourrions être mieux ensemble une Église de témoins, témoins de ce Jésus-Christ qui s'est fait le plus petit de nos frères^x.

*

Frères et sœurs, je vous ai invités, en ouverture de ce synode, à un parcours autour de la fraternité. Je vous ai proposé de voir successivement la fraternité comme une soif, une ressource, une identité, une question, une responsabilité.

Cette fraternité, nous l'avons reçue en partage. Partage en amont, car nous sommes constitués en frères et sœurs par Jésus, le Christ, qui nous apprend à dire ensemble à Dieu : « notre Père ». Partage en aval, car nous sommes envoyés comme frères et sœurs des humains, pour contribuer à rendre ce monde plus fraternel et les appeler à se découvrir enfants de Dieu.

Garder vive la conscience qu'en Jésus-Christ nous recevons la fraternité en partage, c'est une des manières d'être Église de témoins, au service d'un monde assoiffé de fraternité.

La fraternité en partage, c'est aussi cela, protester pour Dieu et protester pour l'Homme.

Laurent SCHLUMBERGER

ⁱ Danielle TARTAKOWSKY, auteure notamment de *Manifester à Paris, 1881-2010*, Champ Vallon, 2010, in : « Concordance des temps », France-Culture, le 21 février 2015.

ⁱⁱ Pierre MANENT, *Réforme* n° 3590 du 1^{er} janvier 2015.

ⁱⁱⁱ François DUBET, *La préférence pour l'inégalité*, Paris, Seuil, coll. La République des idées, 2014.

^{iv} Jn 13, 35.

^v Alain ARNOUX, *Vous avez dit évangélisation ?*, Lyon, Olivétan, 2014, pp. 27 s.

^{vi} Régis DEBRAY, *Le moment fraternité*, Paris, Gallimard, 2009, pp. 283 ss.

^{vii} Préambule et article 1 de la Constitution de l'Église protestante unie de France.

^{viii} 2 Co 5, 18-20.

^{ix} Ga 3, 27 s.

^x Mt 25, 31-46.